

Chanoine G. VENDEUIL
Directeur de la « Semaine Religieuse »
et de la « Croix de Seine-et-Marne »



INAUGURATION ET BÉNÉDICTION
DU MONUMENT DE
NOTRE-DAME DE LA MARNE
A BARCY-LÈS-MEAUX

*« Il était juste et bon qu'un Evêque de France,
Un défenseur de la Cité,
Dressât ce monument de deuil et d'espérance,
De mort et d'immortalité... »*
(Jacques DEBOUT, Ode à N.-D. de la Marne).

Lundi de la Pentecôte

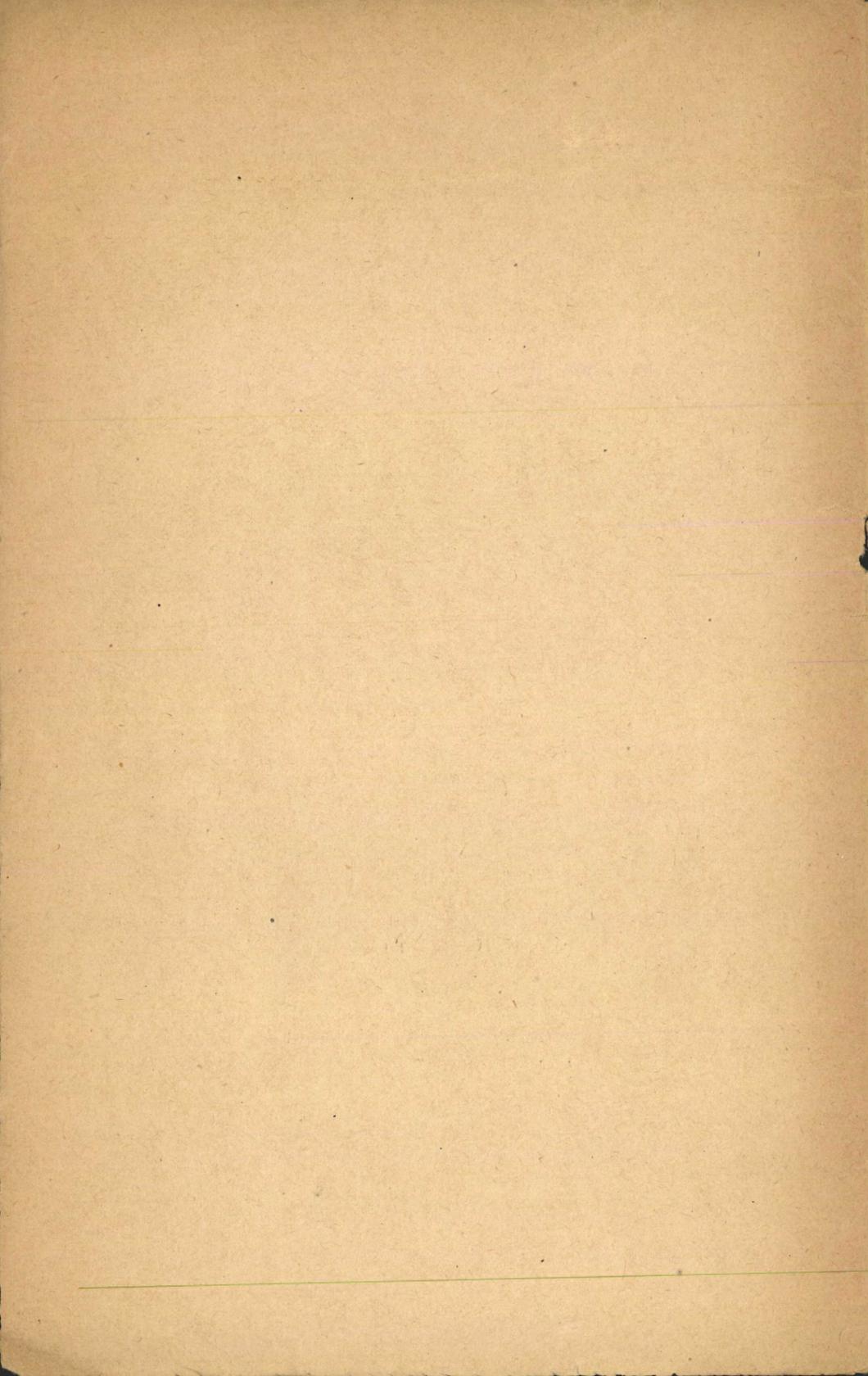
9 Juin 1924

MEAUX

Direction de la *Semaine Religieuse*, 12, rue Notre-Dame

ET

G. LEPILLET, Imprimeur-Libraire, 2, rue Saint-Remy.



INAUGURATION ET BÉNÉDICTION
DU MONUMENT DE
NOTRE-DAME DE LA MARNE
A BARCY-LÈS-MEAUX

«Il était juste et bon qu'un Evêque de France,
Un défenseur de la Cité,
Dressât ce monument de deuil et d'espérance,
De mort et d'immortalité..... »
(Jacques DEBOUT, Ode à N.-D. de la Marne)

Ces vers du poète nous revenaient en mémoire, au soir de cette journée si belle du lundi de la Pentecôte, favorisée par une température inespérée, toute parée de soleil, vibrante de foi religieuse et patriotique, embaumée de fervente piété ; et nous complétions ainsi : « Il était opportun que l'inauguration, dont la date cependant avait été fixée depuis longtemps, fût faite en ces jours angoissants, afin de raviver dans les cœurs l'espérance et de ramener les âmes aux pensées réconfortantes de l'immortalité... »

I. — La cérémonie de la Cathédrale

Dès les premières heures de la matinée, sous le radieux soleil qui ne cessera d'illuminer la fête, la ville épiscopale présente une animation inaccoutumée. Nous rencontrons les *Camarades Monterelais*, arrivés les premiers, malgré le long chemin parcouru ; puis voici l'*Union Sportive de Chamigny et Sainte-Aulde*, l'*Etoile* de Coulommiers, les cercles d'A. C. J. F. et patronages de Melun Saint-Aspais et Notre-Dame, les phalanges Nemouriennes, etc... Les *Intrépides* de Meaux et les *Enfants de Saint-Faron* se dirigent vers leur point de concentration ; les trains du matin, principalement ceux de 8 h. 35 et 8 h. 45 de Paris, déversent des flots de pèlerins...

A 9 h. 45, les cloches de la Cathédrale sonnent à toutes

volées, et à 10 heures précises, le cortège s'ébranle dans la rue Notre-Dame pour conduire, au son des marches entraînantes jouées par les tambours et clairons des sociétés sportives sus nommées, NN. SS. les Evêques, de la résidence épiscopale à la basilique, sobrement décorée de drapeaux et d'oriflammes, et déjà remplie par une foule pieusement avide de voir, d'entendre, et aussi de prier.

A 10 heures 10, la messe commence. Mgr Gaillard offre, à la mémoire de Mgr Marbeau et des Combattants de la bataille de la Marne, sur l'autel majeur gracieusement paré de verdure et de fleurs, le Saint Sacrifice pendant lequel la chorale de nos deux séminaires, dirigée par M. l'abbé Berton, fait entendre ses plus beaux chants sacrés.

Mgr Chesnelong, archevêque de Sens, occupe le trône épiscopal du côté de l'évangile ; NN. SS. Herscher, archevêque de Laodicée, et Monnier, évêque de Troyes, du côté de l'épître, lui font face. Mgr Odelin et Mgr Bléry, protonotaires apostoliques, ont également pris place dans le sanctuaire. Dans le chœur, les stalles sont occupées par un nombreux clergé venu de tous les points du diocèse et des diocèses environnants, et à toutes les places disponibles sont rangées les sociétés sportives, les cheminots, les sociétés militaires : Vétérans, Anciens combattants U.N.C., Médaillés militaires, Amicales régimentaires, Ligue des Patriotes, avec leurs fanions et drapeaux.

Dans l'avant-chœur, nous remarquons les membres du Comité de patronage du monument de Notre-Dame de la Marne : MM. les généraux Pau et de Lamazé ; Duval Arnould, député, et Froment-Meurice, conseiller municipal de Paris ; Comte Edouard de Moustier, conseiller général ; De Verneuil ; Docteur Maunoury ; Vicomte de Lamotte et Bruneau ; M. le docteur Bazy, de l'Académie de médecine ; M. Prevet, député de Seine-et-Marne ; M. Sansbœuf, président général des Vétérans des armées de terre et de mer ; un grand nombre de maires et de conseillers municipaux des communes situées sur le théâtre de la première bataille de la Marne ; M. Bourgoin, secrétaire général de la Ligue des Patriotes ; de nombreuses notabilités meldoises, etc...

Aux premiers rangs de la nef, les membres des familles Marbeau et Maunoury, et leurs plus proches amis ;



1. Le monument à Notre-Dame de la Marne.

2. NN. SS. les Evêques.

M. le général Lavigne-Delville, commandant la 5^e division de cavalerie ; M. le colonel de Bazelaire, du 23^e dragons et de nombreux officiers de la garnison.

La foule remplit la vaste enceinte, et grâce à sa docilité et à sa tenue parfaites, qui facilitent grandement la tâche des dévoués commissaires, l'ordre le plus absolu règne durant la cérémonie et justifie l'entière confiance des organisateurs permettant à tous le libre accès dans la cathédrale.

Aussitôt après la messe, les évêques descendent à l'entrée du chœur, et, dès qu'ils ont pris place, le R. P. Gillet commence à parler.

Trapu, comme ramassé sur lui même, l'éloquent et savant fils de saint Dominique donne l'impression d'une force et d'une maîtrise de soi qui vont s'affirmer tout à l'heure, en même temps que se manifesterà une haute intelligence servie par un jugement droit et sûr.

Pendant une demi-heure, l'auditoire attentif et profondément ému, recueille avidement les paroles que l'orateur laisse tomber sur lui, d'une voix forte et bien timbrée, avec la maîtrise du docteur et l'ardeur patriotique du religieux Français.

Les Hébreux ont mis ce jour de victoire au nombre des jours saints, et depuis lors en ont célébré l'anniversaire.

(Judith XVI, 31).

MESSEIGNEURS,

Nous aussi, depuis bientôt dix ans, nous avons mis au nombre des jours saints notre magnifique victoire de la Marne et en célébrons l'anniversaire.

Ce n'est cependant pas à cette intention que nous nous sommes réunis aujourd'hui dans cette cathédrale, sous votre haute Présidence, Messesseurs, mais pour la réalisation du vœu que fit S. G. Mgr Marbeau, alors Evêque de Meaux, en septembre 1914, d'élever un monument de reconnaissance à Notre-Dame de la Marne.

Vous savez qu'il fit choix pour l'exécution de ce monument, près du village de Barcy, d'un terrain qui fut le centre des combats les plus acharnés.

Par une lettre du 26 novembre 1920, adressée à l'Evêque de Meaux, le Maréchal Maunoury, commandant la 6^e Armée qui gagna la bataille de l'Ourcq, approuva le projet et accepta la présidence du Comité de Patronage.

Monseigneur Marbeau voulut, en élevant ce monument :

1° Commémorer l'*Union sacrée* qui réunissait dans une même pensée la foi en la protection divine et le dévouement à la patrie, grâce à quoi nous fûmes victorieux.

2° Célébrer la gloire de la 6^e Armée pour sa collaboration glorieuse à la première et grande victoire de la Marne.

3° Rendre un pieux hommage à ceux qui sont tombés aux champs de Barcy et des vingt-quatre villages environnants.

Vous avez voulu, Messeigneurs, vous associer à cet hommage d'un grand Evêque et d'un illustre Maréchal, morts tous les deux, on peut le dire, à la suite de leurs fatigues ou de leurs blessures de guerre ; ce geste généreux et délicat donne à la fête de ce jour sa vraie signification.

MES FRÈRES,

A peine est-il besoin de vous rappeler des faits qui sont dans toutes les mémoires, et que d'illustres orateurs se sont plu à vous raconter, depuis 1915, dans cette chaire mémorable où l'on éprouve comme un sentiment de gêne à prendre la parole après Bossuet : l'envahissement de la Belgique par les armées allemandes ; la retraite de Charleroi ; l'arrivée de l'ennemi à Chantilly le 2 septembre ; son avance menaçante sous les murs de Meaux deux jours plus tard ; les combats acharnés de Barcy et des environs ; la lutte épique du 4^e corps pendant les journées des 6 et 7 septembre ; puis, le 9, l'intervention heureuse et décisive de notre cavalerie rappelée en hâte de Crépy-en-Valois, par ordre du Général Mounoury, et dont l'intrépidité, au dire d'un colonel allemand, fut surprenante ; enfin la retraite de Von Kluch et de ses troupes le 10 septembre.

Et tout cela en si peu de temps, et, de notre part, avec des ressources matérielles si minimes, que, d'instinct, tout le monde se mit à parler du « Miracle de la Marne », en donnant d'ailleurs à ce mot des interprétations diverses.

Pour les uns, ce fut le miracle de l'énergie française ; pour les autres, ce fut un vrai miracle de la Providence divine. Ceux-là sous-entendirent que nous étions sauvés sans Dieu ; ceux-ci que Dieu nous avait sauvés sans nous. *En réalité le miracle de la Marne fut le résultat merveilleux de la collaboration divine et humaine.* On peut s'en rendre compte lorsqu'on songe à la supériorité morale de l'armée française, en face de la supériorité matérielle de l'armée ennemie.

Les buts de guerre des Français étaient grands, mais leurs moyens d'action relativement petits ; au contraire les buts de guerre des Allemands étaient petits, mais leurs moyens d'action infiniment grands.

Quels étaient ces buts ? Quels furent ces moyens ?

La réponse à ces deux questions fera l'objet et le partage de ce discours.

Espérons qu'elle mettra en belle lumière le vrai Miracle de la Marne, je veux dire de la victoire de l'esprit sur la matière, de la

force irrésistible du droit sur l'ignoble droit de la force, grâce à la collaboration mystérieuse, mais indéniable, de Dieu et des hommes.

§ I.

Nos buts de guerre

En 1914 — personne aujourd'hui ne le conteste plus — nous ne croyions pas à la guerre : nous ne croyions même pas qu'elle fut encore possible dans l'état de haute civilisation où, naïvement, nous nous vantions d'être parvenus. Presque tous, civils et militaires, nous nous endormions sur le mol oreiller de la paix.

Je n'en veux d'autre preuve, à cette époque, que notre imprévoyance extérieure et nos dissensions intérieures. Chacun de nous ne paraissait préoccupé que de soi. Nous passions notre temps à opposer les uns aux autres nos préjugés politiques, à défendre nos intérêts privés, à varier nos plaisirs.

A tous les étages de la société, l'individualisme faisait rage, au mépris et au détriment du bien commun.

Il fallut l'envahissement brutal de la Belgique, puis du Nord de la France, par un ennemi avide de conquête et de domination universelle, pour réveiller les Français de leur léthargie, les arracher à leurs égoïsmes, à leurs querelles domestiques, et les remettre en face de leur devoir traditionnel, celui de *défenseurs de la paix*.

Mais alors — on doit le redire à leur louange — ils donnèrent au monde, et se donnèrent à eux-mêmes, le plus émouvant des spectacles, celui d'un peuple épris de justice et croyant à la force du droit, dressé comme un seul homme contre un autre peuple passionné d'injustices et ne croyant qu'au droit de la force.

Vous savez ce qui s'ensuivit et comment il fut clairement démontré à la face de l'Univers étonné que la force morale, celle qui se met au service de la justice pour assurer la paix, est de nature à neutraliser la force matérielle la mieux organisée, lorsque celle-ci est maniée par des hommes qui, pour le plaisir malsain de faire la guerre, méprisent toutes les forces morales et ne reculent devant aucune injustice.

Matériellement parlant, les Allemands étaient prêts. Au triple point de vue économique, industriel et militaire, ils avaient tout prévu et poussé la préparation de la guerre à la perfection. Ils étaient sûrs de la victoire.

D'où vient donc alors qu'ils aient été vaincus ? car ils l'ont été, quoi qu'ils disent, et obligés de déposer les armes. Je crois, pour ma part, qu'ils le doivent en grande partie au mépris qu'ils affichèrent de toutes les forces morales qui sont la parure et l'honneur de l'humanité.

Ils ont commencé par fouler aux pieds la justice, en violant leurs engagements, et en écrasant la Belgique de toute leur furie et de tout leur poids de bêtes fauves. Ils ont outragé le droit des

gens, en brisant cette barrière de lumière que, de tout temps, la nature a opposée aux cupidités des nations de proie.

Ils ont même bafoué les droits de Dieu, en osant le prendre à témoin de la vérité et de la bonté de leur cause, et en essayant, avec l'hypocrisie la plus noire, d'envelopper leurs crimes innombrables du voile transparent de l'éternelle justice.

Comment ! Voilà un peuple qui, depuis quatre siècles, a rompu officiellement avec Dieu, en se détachant brutalement de son Eglise ; qui porte héréditairement dans ses veines le virus de l'hérésie ; qui méprise tout ce que Dieu veut qu'on respecte, au nom de la justice et de la charité : le bien d'autrui, la faiblesse des enfants, la pudeur des femmes, le caractère sacré des vieillards et des prêtres ; qui recourt pour cela au mensonge, au parjure, à l'assassinat ; et c'est lui, ce même peuple qui, à plusieurs reprises par la voix de ses chefs, ose appeler sur lui les bénédictions de Dieu !

Un tel mépris de toutes les forces morales devait finalement se retourner contre sa force matérielle et la rendre impuissante, en liguant précisément contre elle toutes les énergies spirituelles d'une nation comme la France, que la guerre avait prise au dépourvu, et qui matériellement — on l'a su depuis — n'était pas prête.

Vous rappelez-vous, Messieurs, le magnifique spectacle, au lendemain de la déclaration de guerre, le rendez-vous de tous les Français sur les sommets de la moralité, l'union sacrée de tous les citoyens autour du drapeau, la cristallisation instantanée de toutes les énergies nationales pour la sauvegarde de notre sol, de notre honneur, de notre liberté, du droit des gens et des droits de Dieu ?

Où, des droits de Dieu ! car, je vous le demande, qu'est-ce que la justice, le droit, l'honneur, la liberté sans Dieu, leur fondement éternel ?

Rien qu'autant de fleuves qui se voient coupés de leurs sources.

En sorte que tous ceux qui alors luttèrent pour défendre toutes ces grandes choses menacées, se mirent au service de Dieu, qu'ils le voulussent ou non.

Et c'est bien là ce qui a donné à notre cause de défenseurs traditionnels de la paix un lustre sans pareil, une portée morale infinie. Au fond, voyez-vous, il y avait du *divin dans nos buts de guerre*, ou plutôt dans nos buts de paix, puisque nous ne faisons la guerre que contraints, pour gagner la paix.

Quand, par la pensée, on replace ainsi la question de la guerre de 1914 sur ce terrain spirituel, celui des droits de Dieu d'où dérivent les droits de l'homme, alors on restitue à l'armée française sa véritable physionomie, celle de *messagère providentielle de la paix* ; alors aussi on comprend mieux la beauté de la victoire qu'elle a remportée au prix des plus lourds sacrifices.

Était-il possible que Dieu lui-même se désintéressât d'une lutte où s'engageaient des intérêts éternels ; où sa propre cause se trouvait mêlée à la nôtre ; où il s'agissait moins encore de reconquérir une partie ensanglantée de notre territoire que d'arracher pour

toujours le monde à la plus odieuse des tyrannies, celle de la force brutale ?

Certes, je ne soutiens pas qu'au début de la guerre tous nos soldats aient eu une conscience claire de la grandeur surhumaine et divine de leur tâche, mais je gagerais que presque tous en ont eu, au fond du cœur, l'obscur intuition.

En tout cas la force morale dont ils ont fait preuve tout de suite pour arrêter un ennemi beaucoup plus puissant en nombre et en ressources de toutes sortes fut si grande, qu'elle décupla leur force matérielle et se changea bientôt, pour d'autres peuples que cette guerre n'intéressait pas directement et qui sont devenus ensuite nos alliés, en une formidable force d'attraction !

Sans doute, chez quelques-uns de ces alliés, l'égoïsme national a repris le dessus depuis la victoire commune ; mais cela ne doit pas nous faire oublier qu'à une minute angoissante de notre histoire, ils ont été secoués comme nous par le frisson de la justice, ont tout quitté pour voler à son secours, et versé leur sang pour elle.

Pendant ces années tragiques, leurs armées, comme la nôtre, dont ils avaient accepté la discipline et subi l'entraînement, n'ont pas été des instruments de conquête et de domination, mais se sont constituées simplement les gardiennes vigilantes de la paix. Si elles ont travaillé avec nous à gagner la guerre, c'est qu'elles se sont vite aperçues que notre but de guerre, le seul qui fût digne d'elles et de nous, consistait à assurer pour toujours, parmi les hommes, le règne bienfaisant de la paix.

Je crois, pour ma part, que si l'on veut saisir, dans toute sa splendeur symbolique en même temps que dans sa lumineuse réalité, la victoire de la Marne, il ne faut pas perdre de vue cet aspect moral et quasi-religieux de nos buts de guerre, cette force spirituelle irrésistible, qui nous est venue de notre amour désintéressé de la justice et de notre rôle traditionnel de défenseurs de la paix.

Alors vraiment on comprend *pourquoi* nous avons remporté cette première victoire, et il me reste à vous expliquer la façon miraculeuse dont nous l'avons remportée.

Là encore, mes Frères, vous allez voir que nos moyens d'action furent à la hauteur du but moral que nous poursuivions, et que l'héroïsme des hommes s'y montra constamment soutenu par la protection de Dieu.

§ II.

Nos moyens d'action

Quand on parle de la Victoire de la Marne, il faut se garder de deux exagérations que j'ai déjà signalées en passant : croire par exemple que nous nous sommes sauvés nous-mêmes, sans l'intervention divine, ou au contraire que Dieu nous a sauvés sans notre intervention.

La vérité est que, dans cette victoire, un regard averti peut facilement discerner la part de Dieu et la nôtre, harmonieusement mêlées.

Il y a des gens que le miracle offusque et qui n'en veulent voir nulle part ; il y en a par contre que le miracle obsède, et qui en veulent voir partout.

Les uns et les autres se font une fausse idée des rapports ordinaires de Dieu avec nous.

Sans doute il n'est pas impossible à Dieu, dans certaines circonstances et pour des motifs dont il reste seul juge, de bouleverser ou de rétablir des événements d'une façon qui déconcerte nos prévisions humaines, tant elle paraît contraire aux lois qui nous régissent et qu'il a Lui-même établies. Mais, il est rare que Dieu en agisse ainsi avec nous. D'ordinaire, Il n'intervient que pour nous aider à mettre en valeur les énergies dont nous lui sommes redevables, puisque nous avons tout reçu de lui. Mais quand son intervention permet à ces énergies humaines d'aller jusqu'au bout de leur élan, et même de se dépasser, alors nous pouvons croire au miracle, sans prétendre pour cela diminuer la grandeur et le mérite de notre effort, car, en définitive, sous l'impulsion divine, cet effort vient de nous. Voyez plutôt ce qui s'est passé à la bataille de la Marne. Après la retraite de Charleroi, nos soldats, épuisés de sommeil et de fatigue, et non pas comme on l'a osé dire quelque fois, pris de peur, entendirent tout à coup résonner à leurs oreilles, plus forte que celle du canon, la voix de leur grand chef. Jamais cette voix n'avait eu de pareils accents. Elle disait : « Au moment où s'engage une bataille d'où dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer, devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer ; dans la circonstance actuelle, aucune défaillance ne peut-être tolérée. »

Ainsi parla l'illustre maréchal Joffre, et ses soldats entendirent ce fier langage, renouvelé des temps les plus héroïques. Tout de suite il se ressaisirent, et, domptant la fatigue, secouant le sommeil, hypnotisés par la sublimité de la tâche à laquelle ils étaient conviés, ils se ruèrent sur l'ennemi d'un élan indomptable et l'obligèrent à rebrousser chemin. On ne redira jamais assez à leur louange, l'énormité de l'effort qu'ils eurent à fournir, un effort qui semblait défier les forces humaines. C'est toute l'élite de notre jeunesse qui, crânement, s'en allait mourir pour que la France vive, et qu'un jour la paix glorieuse règne parmi les hommes. Il n'y eut jamais dans l'histoire de l'humanité d'heure plus féconde ni plus émouvante que celle-là, où la mort n'absorbait le printemps sacré de la Patrie qu'en vue des moissons futures.

Cependant que nos soldats, au prix de leur vie, chassaient devant eux l'ennemi déconcerté, à l'arrière, une armée d'âmes était mobilisée pour la prière. La guerre avait réveillé en France le sentiment religieux ; d'un bout à l'autre du territoire, les églises

étaient trop petites pour contenir les foules. Partout, à la voix de leurs chefs vénérés, les fidèles se rassemblaient pour prier.

Mais ce fut à Paris et à Meaux que la prière se fit la plus pressante. Quoi d'étonnant à cela ! N'était-ce pas Paris, le cœur de la France, que visait l'ennemi ? Et la Marne franchie, n'était-ce pas Paris qui était directement menacé ? Les Parisiens se souvinrent donc qu'ils avaient, en la personne de sainte Geneviève, une protectrice de leur capitale, qui, en son temps, par la seule puissance de ses supplications, avait fait reculer les barbares. Un Triduum fut organisé, les 6, 7 et 8 septembre, à Saint-Etienne du Mont. Ce fut un évènement considérable. Presque tous les journaux en firent mention. Le troisième jour, l'affluence fut telle que l'église se trouva trop petite pour contenir la foule des fidèles. Ceux-ci refluèrent sur la place et la remplirent. Toutes les classes de la société, tous les âges s'y trouvaient confondus. On sortit la chasse de la sainte ; d'instinct l'immense foule s'agenouilla, puis, la radieuse vision disparue, entonna les chants liturgiques.

Pendant ce temps, à Meaux, les fidèles se rassemblaient aussi pour la prière. L'heure était tragique ; l'ennemi campait à quelques kilomètres de la ville, et d'un moment à l'autre pouvait y faire irruption. Ce fut à ce moment-là que le vaillant et pieux Evêque de Meaux, exactement le 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge, fit le vœu d'élever un monument à Notre-Dame de la Marne, si la victoire nous était donnée. Sa confiance ne fut pas trompée ; l'armée française, soutenue par cette armée spirituelle des âmes, se surpassa en héroïsme ; fantassins, artilleurs, cavaliers, tous, les chefs et les soldats, dans un élan magnifique et un redressement miraculeux d'une situation quasi désespérée, du moins humainement, boutèrent l'ennemi dehors, et remportèrent une éclatante victoire.

Telle fut, en sa totalité, le miracle de la Marne : d'un côté une armée de héros qui se battaient, de l'autre une armée de saints qui priaient. C'est parce que nous avons bien prié, qu'avec l'aide de Dieu nos soldats se sont bien battus ; mais c'est aussi parce que nos soldats se sont bien battus, que Dieu nous a donné la victoire. Ne séparons donc pas ce que Dieu a uni ; la victoire de la Marne demeure le fruit savoureux d'une collaboration divine et humaine : on n'enlève rien à l'héroïsme de nos soldats lorsqu'on affirme que Dieu les a soutenus ; on n'enlève rien non plus à Dieu lorsqu'on prétend que ce sont nos soldats qui ont été les artisans de la victoire.

Après avoir été une réalité, la victoire de la Marne est devenue un symbole. Toute la guerre s'y reflète, avec tous ses aspects, comme dans un pur miroir ; partout on y voit à l'œuvre les hommes, et tout le temps on y pressent l'intervention de Dieu. C'est aussi de cette manière que s'est déroulée la seconde et définitive victoire de la Marne. L'ennemi avait décuplé ses efforts matériels, et de nouveau menaçait Paris ; il se flattait de nous imposer la paix. Alors ce qui s'était passé en 1914 se renouvela en 1918. La France entière, et, au cœur de la France, Paris se remi-

rent à prier avec la même ferveur. Rappelez-vous les sombres journées de mai à Saint-Etienne du Mont, puis à Notre-Dame des Victoires, puis à Montmartre, pendant que le canon grondait sur la capitale et y semait, non l'épouvante, mais la mort ; tout Paris se donna ren-lez-vous dans ses plus chers sanctuaires. Quelle foi dans ces âmes, quelle confiance inébranlable à l'heure même où tout semblait compromis ! Mais Dieu veillait, et nos chefs aussi. L'ordre fut donné aux troupes de faire face à l'ennemi. Et, comme en 1914, les troupes écoutèrent la voix de leur grand chef et mirent l'ennemi en fuite. Il ne s'est plus arrêté ! Du même coup Paris fut dégagé, la France sauvée et la Justice vengée. Pour la seconde fois, le miracle de la Marne se renouvelait, mais cette fois défini-ivement, et en apothéose.

Ah ! le beau pays que le nôtre, mes Frères, et de quoi ne serait-il pas capable, en temps de paix comme en temps de guerre, s'il venait à prendre conscience de toutes les réserves d'énergie spirituelle que des siècles de christianisme ont déposés dans ses moëlles. En face d'un ennemi qui en vou'ait peut-être encore moins à ses richesses qu'à son idéal de justice et de paix, il s'est comme ramassé sur lui-même, a concentré toutes ses forces, fait appel à tous ses enfants, évoqué toutes ses gloires, réappris à prier, à pleurer, à souffrir, puis, confiant dans son destin, dans la grandeur de sa tâche, s'est redressé de toute sa taille et a résisté à tous les assauts. Il a fait plus. Dans son geste de défense, il a mis tant de générosité, tant de chevalerie, tant de désintéressement, qu'il a soulevé autour de lui les nations les plus réfractaires à la guerre, et leur a communiqué son amour immense de la paix. Voilà pourquoi, je le répète en terminant, Dieu lui a donné la victoire. A nous maintenant, en union étroite avec lui, d'en recueillir tous les fruits.

Ecoutez, pour vous y aider, les voix de nos grands morts :

« Français, vous crient-elles par ma bouche, ne permettez pas
« que vos sacrifices aient été inutiles, et votre sang répandu en
« vain. C'est bien de vous recueillir, mais ce serait mal d'oublier.
« Ne permettez pas que revienne le temps où les Français ne
« s'aimaient pas. Aimez-vous, au contraire, comme nous nous
« sommes aimés. Sur nos tombes, posez beaucoup de berceaux ;
« élevez vos fils dans le culte de la justice. Du ciel où nous jouis-
« sons de la paix éternelle, nous prions Dieu qu'Il vous accorde,
« pour de longues années, la paix promise par Lui aux âmes de
« bonne volonté. »

Ainsi soit-il.

Tandis que les évêques regagnent la résidence épiscopale et que la foule s'écoule sous l'impression de cet admirable discours qu'elle commente, la chorale fait retentir de *Louanges à Dieu* les voûtes de la basilique.

Ainsi en cette matinée mémorable se réalise la première partie du vœu de Mgr Marbeau écrivant dans sa lettre pas-

torale sur la victoire de la Marne et le monument de Barcy lès-Meaux (3 août 1919) :

« Les Pèlerins qui viendront visiter les fameux champs de bataille de la Marne, s'arrêteront d'abord avec émotion dans notre belle cathédrale. Elle reste debout, comme le Monument qui garde, depuis plus de huit siècles, le souvenir de nos gloires successives, témoin providentiellement respecté et inviolé de notre première Victoire de 1914. Sa tour se dresse comme la borne milliaire, qui marque désormais la première station d'un douloureux calvaire, arrosé par le sang de nos braves, et transformé, par les étapes des combats victorieux, en une voie de triomphe et de résurrection pour notre France immortelle... »

II. — Les fraternelles agapes

Au cours du déjeuner intime offert dans le réfectoire fleuri de l'Institution Sainte-Jeanne d'Arc, aux Membres du Comité de Patronage et du Comité d'organisation, Mgr Gaillard porta la santé de ses hôtes avec cette délicatesse exquise et cette clarté radieuse qui tiennent toujours sous le charme :

Messeigneurs et Messieurs,

D'un mot, laissez-moi vous remercier de vos précieuses présences qui nous aident si bien à donner à cette fête toute sa portée.

Ma préoccupation dominante, en l'organisant, a été d'y faire tout converger vers la grande et noble figure de Monseigneur Marbeau, puisqu'aussi bien le monument que nous allons inaugurer fut l'objet de son suprême désir et puisqu'il synthétise toute sa pensée d'Évêque et de Français.

Pour cela, d'abord, j'ai voulu que l'épiscopat fût représenté ici par ceux qui l'avaient le mieux connu et qui l'entouraient d'une particulière affection.

N'étiez-vous pas tout désigné pour occuper la première place, Monseigneur l'Archevêque de Sens, vous qui, après avoir longtemps besogné à ses côtés sur le grand théâtre parisien, étiez redevenu son voisin, et dont l'âme vibrante était si bien faite pour comprendre la sienne. En répondant avec tant de bonne grâce à mon invitation, vous comblez même deux fois mes vœux : à trente ans de distance — et rien ne pouvait m'être plus doux — vous encouragez mon jeune épiscopat comme vous encouragez naguère

ma vocation sacerdotale. Chez moi, vous serez toujours chez vous, et, si vous n'êtes plus qu'historiquement mon métropolitain, vous resterez toujours mon modèle.

Ne fallait-il pas que vous fussiez là, dans ce diocèse où vous avez conquis tant de sympathies et acquis droit de cité, vous, Monseigneur l'Archevêque de Laodicée, qui avez mis autant de générosité à suppléer, dans son labeur pastoral, mon prédécesseur défaillant, que de délicatesse fraternelle à l'entourer dans ses dernières heures.

Ne fallait-il pas que vous fussiez là, Monseigneur de Troyes, vous, son condisciple de Saint-Sulpice, qui avez connu les premiers enthousiasmés de son âme sacerdotale, et qui, de cet heureux temps, avez su garder intacts, et votre optimisme et votre régularité !

Ne fallait-il pas que vous fussiez là enfin, cher Monseigneur Odelin, vous, l'ami d'enfance de Monseigneur Marbeau, et l'ami de toujours, l'ami du cœur et le confident intime !

Soyez remerciés, Messeigneurs, d'avoir si bien compris ma pensée et d'avoir entendu mon appel.

Soyez-le aussi, Messieurs, dont le haut patronage fut, dès la première heure, le meilleur gagé de succès pour l'entreprise du Monument de Barcy. Glorieux chefs de nos armées de 1914, élus de notre Paris sauvé par la première Marne, grands serviteurs du pays et de la religion, vous formez aujourd'hui, avec celui qui porte son nom et que je salue de tout mon cordial respect, comme une garde d'honneur autour de la chère mémoire de Monseigneur Marbeau.

Cette mémoire, vous l'avez tout à l'heure magnifiée, mon Révérend Père, en des accents inoubliables, et, comme chez vous le Docteur ne perd jamais ses droits, elle vous a servi de thème aux plus opportunes et aux plus sublimes leçons.

C'était bien téméraire à moi d'oser ajouter une besogne imprévue à votre labeur déjà si lourd. Mais, en vrai fils de saint Dominique, vous ne savez jamais vous dérober quand il s'agit d'épanouir les âmes au grand soleil de la vérité et de la beauté divines.

Les sentiments que je m'efforçais de produire dans le secret de mon cœur, en offrant le saint Sacrifice pour Monseigneur Marbeau et pour les héros de la Marne, vous les avez traduits excellemment du haut de la chaire de Bossuet. Merci !

Messeigneurs et Messieurs, je sens mieux que je ne sais le dire la valeur de votre concours, l'honneur qui en rejaillit sur mon clergé, dont l'élite est là, m'entourant, et sans lequel il ne saurait y avoir pour moi de vraie joie, de vraie fête, l'honneur qui en rejaillit sur ma ville épiscopale, sur mon diocèse tout entier. Son passé religieux et patriotique, objet de votre hommage, vous apparaîtra désormais comme un dépôt encore plus sacré. Fasse le Ciel que son avenir réponde à son passé !

A vos santés à tous ! A la vraie France chrétienne et chevaleresque qui ne meurt pas !

Quelques instants plus tard, Mgr Chesnelong, archevêque de Sens, répondit, au nom de tous, en termes d'une cordialité émue et captivante : ce n'était pas seulement une joûte oratoire, mais aussi l'accord parfait dans les sentiments d'une affection universellement partagée :

Veillez me permettre, cher Monseigneur de Meaux, de vous remercier, tant en mon nom personnel qu'au nom de mes vénérés frères de Laodicée et de Troyes, pour le grand honneur et la profonde émotion que vous nous procurez en nous faisant vivre près de vous cette splendide journée de souvenir et de prière, dont le R. P. Gillet, avec de nobles et chauds accents, dignes des grands maîtres, nous a redit ce matin, dans la chaire de Bossuet, les religieuses et patriotiques leçons.

Tout à l'heure, en offrant, par vos mains, la Sainte Victime pour les héros tombés tout près d'ici et pour le grand évêque qui sut se faire, d'un si grand cœur, le gardien de leur mémoire, je revivais, dans votre cathédrale, les heures émouvantes de 1917.

Dès avant cette date, Monseigneur Marbeau se préoccupait de ne pas laisser s'amoindrir notre reconnaissance à l'égard de nos défenseurs de 1914. Il savait trop, pour avoir vu déferler jusque dans sa ville épiscopale les flots de l'invasion dévastatrice, tout ce que nous devons à ceux-là qui refoulèrent l'ennemi au prix de leur sang.

Et parce que ce ne fut point seulement son diocèse, mais aussi bien les nôtres, qu'ils sauvèrent ainsi, Monseigneur Marbeau nous avait invités à venir témoigner de notre gratitude, en priant pour le repos de leurs âmes.

Accourus à son premier appel, nous répondons « Présents » au vôtre qui lui fait écho, cher Seigneur, et je suis personnellement très touché que votre amitié, ancienne déjà, accrue de celle dont le regretté et si cher Monseigneur Marbeau vous a légué l'héritage, m'ait réservé l'honneur de bénir aujourd'hui le monument où se réalise et se perpétue sa pieuse pensée.

Depuis septembre quatorze, neuf printemps se sont évertués à effacer, sur le plateau tragique, les traces de la lutte où se décidèrent les destins de la Patrie. Cinq années d'une paix moins heureuse que celle de nos désirs et de nos rêves, ont fait croître aussi sur nos douleurs je ne sais quelle végétation qui semble parfois, dans certaines âmes, devoir en étouffer jusqu'au souvenir.

Mais ce ne sont là qu'apparences de surface. Le cœur profond de la France saigne toujours des meurtrissures qui broyèrent ses fils, et les ans ne la verront pas renier sa dette de gratitude envers ses héroïques défenseurs. De cette fidélité du souvenir vous nous êtes garants, Messieurs les Membres du Comité, qui, héritiers de la pensée de Monseigneur Marbeau, avez préparé l'érection du monument de Notre-Dame de la Marne, et ce monument lui-même en sera l'impérissable témoignage.

Il symbolise aussi le geste de nos âmes tendues vers le ciel pour

implorer la miséricorde divine, en faveur de ceux de nos morts qui n'auraient pas encore satisfait aux saintes exigences de l'infinie justice. Ou pour mieux dire, il témoigne que nous recourrons, en leur faveur, à une prière plus puissante. Un à un, nous déposons aujourd'hui tous ces fils de France dans les bras maternels qui étreignirent, à la descente de croix, la grande victime du Calvaire, et nous disons à Notre-Dame de la Marne : « Femme, ô femme bénie entre toutes les femmes, entre toutes navrée et plus « que toutes compatissante, *voilà vos fils ! Bénissez-les.* »

C'est auprès d'une telle mère que Monseigneur Marbeau a voulu convier les mères, les épouses en deuil, les orphelins de 1914. Ils y viendront, et d'autres après eux. Et tant que se déroulera ce pèlerinage, nul n'aura garde d'oublier le grand évêque, apôtre du souvenir, après avoir été, comme les évêques des anciens âges, « le défenseur de la cité. »

Apôtre du souvenir, vous l'êtes aussi, cher Monseigneur Gaillard, et certes de façon aussi noble et délicate qu'émouvante.

Nous vous félicitons du zèle, du cœur, du dévouement exquis avec lesquels vous avez réalisé déjà les deux grandes pensées de Monseigneur Marbeau après la guerre : le Monument de Notre-Dame de la Marne que je vais bénir, l'Eglise de Sainte-Jeanne d'Arc que vous consacrez dans quelques semaines.

Nous vous remercions de nous avoir associés, nous, vos frères dans l'épiscopat, à cet apostolat du souvenir que vous accomplissez en maître, et de nous avoir procuré la fierté d'unir la mémoire très aimée de l'un des nôtres au souvenir des braves soldats dont votre beau diocèse garde, comme en un reliquaire, et honore si pieusement les restes glorieux.

III. — L'Inauguration du Monument

Vers 3 heures, des automobiles gracieusement mises à la disposition des convives les transportent à Barcy pour la cérémonie d'inauguration et de bénédiction du monument dont la blanche silhouette se dessine à l'horizon, dès qu'on arrive sur les hauteurs de Crégy et de Chambry.

Une foule immense, évaluée à plus de quatre mille personnes, est rassemblée sur les routes avoisinantes et autour de la pyramide de pierre, sur laquelle se détache vigoureusement la statue de bronze représentant Notre-Dame de la Marne, œuvre remarquable due au ciseau de M. L. Maubert.

A 15 heures 30, le cortège formé au carrefour de Barcy se met en marche : en tête les blanches bannières de la sainte Vierge, portées et escortées par les jeunes filles de la paroisse ; puis les sociétés sportives, tambours battant,

clairons sonnant, les sociétés militaires et les Intrépides de Meaux, enfin la croix de procession, le clergé et les évêques. Après quelques minutes de marche, on gravit la pente douce qui conduit au monument dont le socle disparaît sous les gerbes et les couronnes de fleurs naturelles, parmi lesquelles nous remarquons celle que vient de déposer la délégation de la *Ligue des Patriotes*.

Dès que les évêques, entourés des Membres du Comité de Patronage et des notabilités que nous avons signalées dans le compte-rendu de la cérémonie du matin, sont arrivés près du monument et ont admiré, pendant quelques instants, la Vierge et son divin Enfant, tambours et clairons ouvrent le ban, et M. de Verneuil, au nom du Comité prononce, d'une voix émue, cette allocution dans laquelle il met tout son cœur de chrétien, de patriote et d'ami de Mgr Marbeau, pour remettre au digne successeur du vail-prélat et au fidèle gardien et continuateur de ses œuvres, l'*ex-voto* commémoratif de la bravoure de nos héros et de la protection céleste due à l'intercession de la sainte Vierge et de sainte Geneviève, alors suppliées avec tant de fervente humilité :

Qu'il me soit permis tout d'abord de saluer très respectueusement Nos Seigneurs de Sens, de Laodicée, de Troyes, qui ont bien voulu répondre à l'appel de notre Evêque et partager aujourd'hui nos émotions religieuses et patriotiques. Je leur en exprime toute notre gratitude.

J'ai hâte aussi de remercier les officiers généraux — dont quelques-uns furent les héros, dans nos campagnes, des grandes journées de septembre 1914, — qui sont venus commémorer avec nous la première victoire de la Marne, cette victoire qui, dès 1914, décida du sort de l'effroyable guerre que nous avons subie. Pourquoi faut-il que celui qui fut alors leur chef et leur compagnon d'armes, le glorieux Maréchal Maunoury, ne soit pas ici pour les accueillir sur ce champ de bataille où ils se sont illustrés avec lui ! Puisque nous l'avons perdu, unissons-nous tous pour lui adresser le témoignage de notre souvenir ému et reconnaissant.

Monseigneur,

Ce n'est pas moi qui devrait vous remettre aujourd'hui, au nom du Comité, le monument de Barcy. D'autres plus qualifiés eussent mérité cet honneur, mais il revenait de droit, ce me semble, à M. Edouard Marbeau. Confident et fidèle exécuteur des volontés de son frère, c'est lui qui, au prix de persévérants efforts, a surmonté toutes les difficultés, — et Dieu sait s'il en a rencontré ! — pour

ériger le beau monument que nous admirons ici. Puisqu'il lui a plu de rester modestement au milieu des assistants, je lui adresse, en notre nom à tous, l'expression de notre reconnaissance en même temps que nos vives félicitations.

Ces félicitations, il voudra bien les partager avec l'artiste de talent qui a réalisé si heureusement la pensée de Mgr Marbeau et qui a donné à l'image de Notre-Dame de la Marne les traits caractéristiques qui la distingueront désormais.

Monseigneur, comment ne pas évoquer la mémoire de Mgr Marbeau dans ces plaines de Barcy qu'il a si souvent parcourues en cette journée de fête dont il fut en quelque sorte l'initiateur ? Mais que pourrais-je dire après les magnifiques paroles que vous avez entendues ce matin : je ne pourrais qu'en affaiblir l'écho ! Et que pourrais-je ajouter au portrait qui a été tant de fois tracé par des voix plus autorisées que la mienne, de celui qui fut une des plus nobles figures de l'Épiscopat français ? Et bien ! au risque de passer pour téméraire, je voudrais vous faire connaître un côté ignoré de cette physionomie pourtant si populaire : car cet homme, qui s'extériorisait si aisément, cachait soigneusement au plus profond de son cœur une flamme ardente, une source d'énergie que personne ne pouvait soupçonner.

Ceux qui n'ont connu de Mgr Marbeau que sa vie publique ont vu en lui un grand Evêque, un grand citoyen, un grand patriote, un merveilleux apôtre, un homme d'œuvres, un animateur incomparable. Tout cela, il l'était en effet, et au delà de toute mesure ; mais il y avait en lui quelque chose de plus. Seuls les amis qui l'approchaient de tout près ont pu être frappés de la ferveur de sa prière et de l'intensité extraordinaire de sa vie surnaturelle : c'était en réalité un mystique.

Ceux qui l'ont entouré pendant ses derniers jours ont pu s'en rendre compte, car il est mort comme un véritable saint.

Dans cette étroite chambre, si misérablement meublée, qui ressemblait plus en vérité à la cellule d'un moine qu'à la demeure d'un Evêque, il a vu venir la mort avec une sérénité parfaite. Que dis-je ? Il l'attendait avec patience ! Et par une grâce toute particulière, alors que ses forces physiques déclinaient lentement, il lui a été donné de conserver jusqu'à la fin, jusqu'à la dernière minute, jusqu'à la dernière seconde, l'intégrité de sa belle intelligence : il s'est éteint sans secousse, sans agonie, pendant qu'il s'entretenait familièrement avec son Dieu. C'est ainsi qu'il est passé, en un instant, de cette vie de mort à la vie éternelle dans le sein de son Maître qu'il avait tant aimé et qu'il a si fidèlement servi....

Monseigneur, si quelque chose a pu adoucir un peu, pour nous, l'amertume de cette perte cruelle, c'est que Dieu, dans sa bonté infinie, lui a donné sur le siège de Meaux un successeur tel que vous.

Je ne voudrais pas offenser votre modestie en vous disant publiquement ce que tous vos diocésains pensent de votre personne et de votre caractère. J'imagine que vous vous en doutez un peu et que ce doit être pour vous un grand réconfort de vous sentir ainsi

entouré d'amis. Mais ce que je puis vous dire, ce que j'ai le devoir de vous dire, c'est que vous avez su conquérir du premier coup le cœur de vos diocésains, qu'ils ont pour vous un profond et respectueux attachement, et qu'ils seront heureux de vous aider dans la mesure de leurs forces, à remplir la haute mission que la Providence vous a réservée en ce beau diocèse de Meaux.

Voilà, Monseigneur, ce que j'avais à cœur de vous faire connaître rapidement, en remettant entre vos mains, au nom du Comité, le monument élevé à Barcy pour exécuter le vœu fait, en septembre 1914, par votre vénéré prédécesseur Mgr Marbeau.

Les applaudissements qui ont salué à maintes reprises l'évocation des événements tragiques, de la noble figure et des sentiments intimes de Mgr Marbeau, vont se renouveler souvent, et avec plus d'intensité encore, pour souligner les paroles vibrantes de Mgr Gaillard remerciant le Comité et son éloquent interprète, de la remise de ce monument qui lui est et lui sera toujours si précieux :

Je sens profondément, croyez-le, cher Monsieur, tout le prix du dépôt que vous confiez à ma garde, au nom du Comité qui a présidé à l'érection du Monument de Notre-Dame de la Marne; nul, laissez-moi vous le dire, n'était mieux qualifié que vous pour être son interprète, et vous venez de parler le langage de l'expérience personnelle, du cœur et de la foi.

Ce monument m'est doublement cher, et parce qu'il est la réalisation des dernières pensées de mon très aimé et regretté prédécesseur, et parce qu'il perpétue, pour les générations de l'avenir, le souvenir d'un fait glorieux, et, l'on peut dire, sans précédent dans l'histoire de mon diocèse.

Opportunément placé sur ce plateau découvert qui semble protéger ma ville épiscopale, visible de très loin, dans la douce lumière de notre ciel briard, dans ce paysage aux lignes harmonieuses et aux luxuriantes récoltes, si caractéristique de nos régions, le monument que nous inaugurons apparaît aujourd'hui, il apparaîtra demain, et dans la suite des temps, comme un *témoin*.

Témoin, d'abord, du très pur, parce que très religieux patriotisme de Celui qui l'a voulu et conçu; témoin de son inébranlable confiance dans l'intervention divine.

Le rôle de tout premier plan joué par ce vrai *defensor civitatis*, aux jours très sombres de 1914, vous a été retracé ce matin avec tant de maîtrise et d'émouvante vérité, que je me reprocherais d'y ajouter quelque chose. Mais, ici, en présence même de cet *ex-voto*, comment ne pas évoquer la haute stature, le geste large, et surtout l'accent de foi communicative qui faisaient de Monseigneur Marbeau un véritable entraîneur d'âmes, lorsque, vivant si près de vous, mes Frères, sous le pressoir de l'épreuve, il entretenait

vos énergies et relevait vos perspectives, lorsqu'il vous enflammait tout à la fois d'amour de Dieu et d'amour de la Patrie menacée.

J'ai lu quelque part que la France du Moyen-Age avait attaché sa propre bannière comme fanion aux crosses de ses Evêques, pour bien montrer que, par eux, l'Eglise et la Patrie entraient ensemble en possession des âmes. Ce sera à jamais l'honneur de Monseigneur Marbeau, devant Dieu et devant les hommes, d'avoir tenu, d'une aussi noble et vaillante main, et la houlette de pasteur, et le drapeau national !

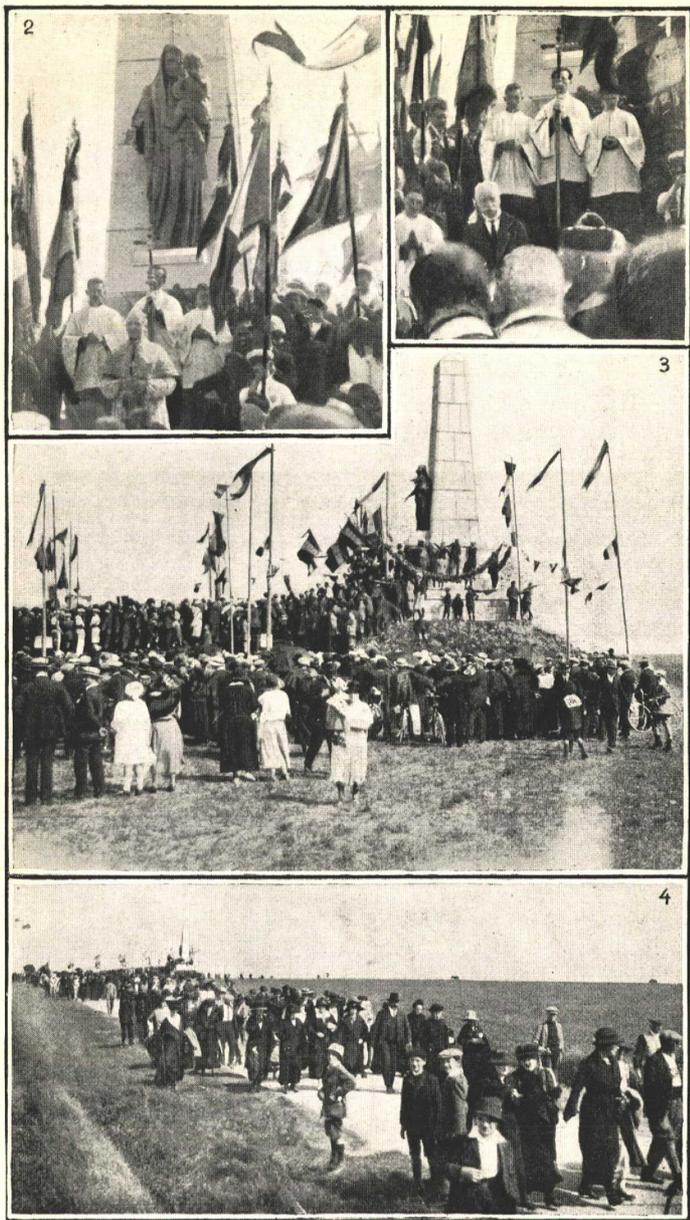
Homme de prière autant qu'homme d'action, il a voulu laisser après lui à son peuple, leur commune prière ayant été exaucée, comme un appel permanent à l'action de grâces, en décrétant l'érection de cette statue. Ce qu'il n'avait pu lui-même qu'ébaucher, un dévouement fraternel, ardent à servir ses desseins, jusque par delà la tombe, s'est chargé de le réaliser. Modeste et persévérant dans son effort, en dépit des obstacles, ce dévouement a d'ailleurs rencontré, pour le seconder, d'éminents concours, et vos présences à ces solennités, Messieurs du Comité de Patronage, constituent un nouvel hommage rendu à la mémoire du grand Evêque patriote, en même temps qu'un honneur très apprécié pour nous-mêmes qui vous accueillons.

Témoin, le Monument de Notre-Dame de la Marne le sera aussi, en ces lieux, des gestes de Dieu qui s'y sont accomplis par la valeur de nos soldats et par leurs héroïques sacrifices.

Cet emplacement fut choisi et réservé, dès la première heure, comme un des points les plus centraux des victorieux combats de l'Ourcq. Ici même, la veille de la bataille, 4 septembre 1914, campait l'Etat-Major de l'avant-garde allemande. Ici, la ruée ennemie s'est arrêtée, et nos armes ont connu pour la première fois le succès dont toute la suite des opérations devait dépendre. Ici, sont tombés, par milliers, les glorieux combattants de la 6^e Armée, fidèles à la fameuse consigne « de se faire tuer sur place, plutôt que de reculer. »

Le chef qui les conduisait alors m'entend, et je le salue bien bas. Ici, les fils de France ont enduré « des fatigues et des privations que les mots sont impuissants à glorifier comme elles le méritent. » Ce sont les termes mêmes de l'admirable Maunoury dont la place vide, en une telle assemblée, nous laisse inconsolés. Honneur à eux tous, une fois encore, et que ce Monument atteste à jamais, envers eux, la fidélité de notre reconnaissance avec celle de notre prière !

Où, je dis bien, de notre prière ; car si c'est le patriotisme qui l'a élevé, c'est aussi et plus encore la foi. Vous tous, habitants de ces régions, vous surtout, habitants de Barcy, à l'honneur aujourd'hui, en cette solennité que l'extrême bienveillance de M. le Maire et de son Conseil municipal nous a permis de faire si belle, vous savez bien tout ce que vous devez à la protection d'En-Haut : votre village pris, perdu et repris, grâce à nos intrépides défenseurs ; vos foyers saccagés, mais non pas perdus ; votre église effondrée sous les obus, mais dont nous allons tout à l'heure



1. M. de Verneuil prononce son allocution. — 2. Mgr Gaillard répond à M. de Verneuil. — 3. La foule pendant la bénédiction du monument. 4. Le retour à l'église de Barcy pour le chant du « Te Deum ».

saluer la restauration, et la statue de sainte Geneviève, votre patronne, restant, comme par miracle, seule debout parmi les ruines ; l'ennemi se repliant soudain, alors qu'il pouvait semer là, en s'y installant, comme en tant d'autres lieux, la dévastation et la mort.

Vous comprenez, mes Frères, à quel point de si insignes faveurs vous font les obligés de Dieu, de la Reine du Ciel, des saints Patrons de vos paroisses.

Vous entendez n'être pas moins reconnaissants dans dix ans, dans cinquante ans, qu'aujourd'hui ; pas moins reconnaissants dans la tranquillité que dans l'angoisse ; et voici que cette présence de Notre-Dame de la Marne constitue un engagement continué à traduire cette reconnaissance par des actes, par tout l'ensemble de votre conduite.

Aux générations futures, Elle dira que mon peuple de Brie est resté malgré tout un peuple de croyants ; Elle attirera sur lui les miséricordes divines, à proportion qu'il conservera ses traditions chrétiennes, et qu'il demeurera digne de son passé, en opposant une barrière infranchissable aux envahissements du naturalisme et de l'impiété, en lui disant à son tour : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Comptez sur moi, mes Frères, pour vous y aider. Avec vous, je ferai bonne garde, afin que les ennemis du dedans ne réussissent pas plus à vous entamer que n'ont fait ceux du dehors.

Avec vous, pour que ce Monument ne perde rien de sa signification, je veillerai à ce que le souvenir du grand Evêque qui en fut l'inspirateur soit fidèlement gardé.

Avec moi, saluez donc de tous vos respects un tel mémorial, et qu'il vous soit un dépôt trois fois précieux, et par la grandeur des événements qu'il rappelle, et par la gravité des enseignements qu'il contient, et par l'abondance des bénédictions qu'il va recevoir !

Ces bénédictions, de votre main très aimée, Monseigneur l'Archevêque de Sens, il nous plaît maintenant de les attendre !

Dès que les applaudissements enthousiastes se sont tus, Mgr Chesnelong, obéissant à l'aimable invitation qui vient de lui être adressée, procède à la pieuse cérémonie à laquelle, d'un élan unanime, la foule s'associe de tout son cœur respectueux.

La chorale des Séminaires chante alors un cantique de circonstance à *Notre Dame de la Marne*, et la station se termine par la bénédiction que donnent les cinq évêques, « oui, je dis bien, les cinq évêques, annonce Mgr Gaillard, car à la nôtre va se joindre, du haut du ciel, celle de Mgr Marbeau, et ce ne sera pas, certes, la moins féconde », l'assistance, humblement inclinée, reçoit, avec une gratitude

tout imprégnée de foi chrétienne, ces gages des célestes grâces.

Après la concession épiscopale d'une indulgence de cinquante jours à toute personne qui, passant devant ce monument, s'arrêtera pour réciter au moins un *Ave Maria*, Mgr Gaillard commence la « Salutation Angélique » que termine la foule, et une ardente invocation à Notre-Dame de la Marne exprime le cordial adieu à Celle qui est désormais constituée la gardienne des héros tombés dans ces plaines, et dont l'un d'eux écrivait avec un accent prophétique :

*Heureux ceux qui sont morts dans les grande batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.....*

*Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles!....*

*Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre,
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés ! (1)*

IV. — Le « Te Deum » final en l'église de Barcy restaurée

Docile à la recommandation de Monseigneur, la foule se forme en procession et se rend à l'église de Barcy, au chant du cantique de Lourdes; et bientôt la plaine retentit des *Ave, Ave, Ave Maria*, preuve incontestable que, quel que soit le vocable sous lequel sa bonté lui vaut d'être honorée, c'est bien toujours à la Reine du Ciel, à l'auguste Marie, Mère de Dieu et des hommes, que s'adressent nos actions de grâces et nos supplications.

A 16 heures 30, le *Te Deum* de la reconnaissance s'élève sous les blanches voûtes de l'église restaurée, mais gardant les glorieux stigmates de ses mutilations, tandis que la cloche sonne à toute volée dans le clocher où elle a repris sa place. Puis le salut solennel, chanté par les séminaristes, prélude à la bénédiction du Saint Sacrement donnée par Mgr Herscher, d'abord du haut du perron à la foule qui n'a pu pénétrer dans l'édifice sacré, puis aux privilégiés entassés dans la maison de Dieu.

Un vibrant *Laudate Dominum* couronne cette journée mémorable, invitant avec juste raison toutes les nations et

(1) Charles Péguy, *Béatitudes du patriotisme*.

tous les peuples à louer le Seigneur, en ces heures consacrées à la glorification de Jésus qui, docile à la voix de sa sainte Mère, a signifié aux barbares : « Tu n'iras pas plus loin ! », et à celle des héros connus et inconnus, tombés sur les Champs d'honneur, et des victorieux survivants, mutilés, blessés ou sains et saufs, qui tous ensemble nous ont obtenu, avec l'aide de Dieu, la victoire définitive, gage de la paix du monde (1)..... »



Au moment où notre plume tremblante achève cette trop imparfaite relation d'une fête magnifique et si pleine de réconfort pour nos âmes, les destinées de la France se jouent dans l'enceinte parlementaire.

Puissent tous ceux dont les veines sont gonflées de ce vieux sang gaulois qui nous valut, à travers les siècles, tant d'héroïsme et tant de gloire, communier à la pensée des vaillants que nous venons d'honorer !

A travers l'espace, nous leur rappelons le devoir que nous impose le sacrifice de nos Morts, et s'ils restent sourds à cet appel, nous avons confiance d'être entendu par le peuple de France, aux lendemains pénibles d'un jour d'aberration, que trop d'entre eux ont préparé :

*Leur pensée éternelle, oh ! ce fut toi, ma France !
Et leur geste infini, ce fut ta délivrance....*

*Donc, nous le jurons sur ces bords,
Le doigt levé vers Notre-Dame,
Nous continuerons comme alors
A n'avoir qu'un cœur et qu'une âme
Pour servir la France d'abord !*

*Nous jurons de ne pas gaspiller votre gloire,
Héros ! de n'être pas votre vivant remords ;
Nous jurons de ne pas voler votre victoire !....*

Vous entendez !... nos Morts ! (2)

Meaux, 11 Juin 1924,

G. VENDEUIL.

(1) Mgr Marbeau. Lettre pastorale du 3 août 1919.

(2) Jacques Debout, Ode à Notre-Dame de la Marne.

DU MÊME AUTEUR :

Les derniers jours de Mgr Marbeau.

7^e anniversaire de la première Victoire de la Marne.

In Memoriam! 1921.

8^e anniversaire de la première Victoire de la Marne.

Palmes et Couronnes. 1922.

9^e anniversaire de la première Victoire de la Marne.

Clares Visions. 1923.

Douzième pèlerinage (votif) du diocèse de Meaux à

Notre-Dame de Lourdes. 22-28 Juillet 1923.

Plaquettes in-8 épuisées.

[n° 1223] SP

Chanoine G. VENDEUIL
Directeur de la « Semaine Religieuse »
et de la « Croix de Seine-et-Marne »



INAUGURATION ET BÉNÉDICTION
DU MONUMENT DE
NOTRE-DAME DE LA MARNE
A BARCY-LÈS-MEAUX

*« Il était juste et bon qu'un Evêque de France,
Un défenseur de la Cité,
Dressât ce monument de deuil et d'espérance,
De mort et d'immortalité... »*
(Jacques DEBOUT, Ode à N.-D. de la Marne).

Lundi de la Pentecôte

9 Juin 1924



MEAUX

Direction de la *Semaine Religieuse*, 12, rue Notre-Dame

ET

G. LEPILLET, Imprimeur-Libraire, 2, rue Saint-Remy.

